

et les fonctionnaires supérieurs vendaient ouvertement les postes lucratifs. Même au milieu de la crise, ces messieurs avaient conservés les habitudes prises et chacun ne voyait dans ses fonctions qu'un moyen de s'enrichir au détriment du public au détriment de son pays. Le fait était tellement connu que, lorsqu'on proposait au cabinet espagnol de réformer les abus criants dont se rendaient coupables ses fonctionnaires à Cuba, il avait que la nomination à un poste important dans cette île entraînait l'autorisation de s'y enrichir le plus vite possible.

Le gaspillage était, d'ailleurs, si effrontément pratiqué, qu'on citait hautement les noms de ceux auxquels il procurait des bénéfices insensés. Un exemple fera comprendre l'étendue de ce gâchis : les fournisseurs de l'armée régulière se chargeaient de faire parvenir tel ou tel convoi de vivres ou de munitions sur un point donné. Avant de diriger le tout sur ce point, ils avaient les Cubains, qui se portaient en masse sur le convoi, s'en emparaient moyennant une faible redevance, et le convoi était débarrassé à l'avance, et le convoi était intégralement payé par les autorités espagnoles. Outre que les fournisseurs recevaient des deux côtés, le gouvernement manquait de tout moyen de contrôle sur la nature et la quantité des marchandises fournies, était exposé à payer dix à quinze fois la valeur du convoi, et se trouvait ainsi dans une situation à peu près semblable à celle d'un officier espagnol et le fournisseur. L'officier laissait tomber l'envoi entre les mains des Cubains, qui l'attaquaient avec leurs armes à feu, et les fournisseurs, qui étaient payés, et le fournisseur, qui le convoi avait été impunément grossi, participait avec son complice. Si étranges que puissent paraître des faits de cette nature, ils furent néanmoins accomplis à Cuba, en Espagne et ailleurs, vers 1870, que, parmi les fournisseurs établis à La Havane et qui entretenaient l'armée espagnole, on en comptait qui avaient des stocks de munitions, moyennant espèces, aux troupes de Céspedes et de ses amis.

Avec une administration centrale qui tolérait de pareils abus, les hommes les plus habiles ne tardaient point à être engouffrés. On avait donc, au mois de janvier 1869, épuisé toutes les caisses, lorsque le gouverneur général, ayant réuni les principaux tribunaux de La Havane, leur proposa une combinaison financière ayant pour but de procurer de l'argent au gouvernement. Il leur parla de faire le sacrifice du dixième de leur fortune afin de sauver le reste, et, quelques jours après cet entretien, la Banque s'engageait à fournir 8 millions de piastres, en numéraire ou en billets et suivant les besoins du trésor. Un arrêté établissant le cours forcé des billets accordait à la Banque le droit d'en limiter le remboursement en or.

Pour amortir cet emprunt et ceux qu'on pourrait faire ultérieurement, de nouveaux impôts étaient établis sur le non de subsides de guerre. Ils portaient sur tous les produits de l'île et leur sort, sur tous les produits étrangers à leur entrée, et enfin sur les revenus nets des propriétés des établissements industriels et enfin des professions dites libérales. Cette contribution extraordinaire amenait un véritable désastre en l'espace de quelques semaines succédèrent à la production, aux facilités, et les transactions se ralentirent à ce point que les marchands ne tardèrent point à encombrer les magasins de la douane. Les produits à exporter furent laissés pour compte aux négociants de l'intérieur, qui ne voulaient point les livrer, après acquittement des droits nouveaux, aux prix antérieurement convenus. Les produits venant du dehors restèrent en souffrance à la douane, les commerçants de l'intérieur n'osant plus les retirer au risque de les garder les droits d'entrée. La production et la consommation baissèrent dans des proportions considérables et les nouveaux impôts rendirent peu. Quant aux billets émis par la Banque, ils perdirent 7 pour 100 en quelques jours. Ces mesures vaines et insubversives La Havane, où depuis longtemps d'ailleurs germait l'esprit de révolte.

Le grand nombre de troupes, 40,000 hommes, contenait seul la population, dont l'hostilité perçait de plus en plus. Les volontaires espagnols qui constituaient une pléiade et plus ardente au massacre qu'au combat. Cette bande ne supportait qu'avec peine d'être commandée par les chefs de l'armée régulière et méconnaissait leurs ordres, sûre qu'elle était de l'impunité. Elle joua, vers la fin de janvier 1869, un rôle hideux à La Havane. Voici les faits : le 22 janvier, pendant que le général Guzmán, né au théâtre de Villa-Nueva, des dames parurent dans les loges portant des rubans aux couleurs de l'indépendance, bleu, rouge et blanc. Une partie de la salle applaudissait, lorsque, tout à coup, 300 volontaires armés de fusils se précipitèrent dans la salle et font feu de tous côtés en criant : « Vive l'Espagne ! » Ils se précipitent ensuite dans les loges et tuent les dames cubaines, et alors commencent une scène indescriptible.

Les femmes sont à moitié massacrées, tandis que la fusillade continue dans le théâtre et aux abords sur tout individu qui se trouve ou passe à portée. Le lendemain de cette scène honteuse, les mêmes volontaires, à moitié ivres, parcourent la ville, obligent tous les individus qu'ils rencontrent à se prosterner devant eux, et fouillent ceux qui refusent de pousser ce cri et jettent la terreur dans la cité. Tous les complois se ferment et les transactions sont suspendues. Le 17 février, une ville prise d'assaut. Les volontaires entrent dans un café où se réunissent d'ordinaire les parisiens de l'indépendance et la fusillade recommence. Des combattants paisibles sont massacrés, et l'intervention de la troupe régulière peut seule mettre fin à cette scène de cannibalisme. La terreur règne dans la ville, qu'abandonnent dans la journée même plus de cinq cents familles.

Que fait pendant ce temps le gouvernement central ? Il assiste à peu près impassible à ces scènes de sauvagerie. Il se contente dans ses plans de réduire par la terreur les agents de l'insurrection à La Havane, soit qu'il tremble devant ces volontaires féroces, il ne prend pour protéger la population que des mesures ridicules, et les troupes dont il dispose n'arrivent jamais que trop tard pour empêcher les massacres. Il ne prend aucune mesure disciplinaire contre la bande de sauvages qui continue à piller et à massacrer les créoles. Bien plus, il fait arrêter plusieurs Cubains qu'il accuse d'avoir provoqué la manifestation du théâtre et les condamner à mort par les cours martiales. Leur exécution est le signal de nouveaux désordres, et les volontaires, rassemblés autour de l'échafaud, répondent aux cris de : « Vive Céspedes ! » qui poussent des milliers de voix, par une fusillade et les arrestations, balonnades, le pillage et les massacres recommencent pour durer plusieurs jours, sans que le général Dulce intervienne pour faire cesser de pareilles atrocités. Les arrestations se multiplient au point qu'on ne sait plus où mettre les prisonniers. Les volontaires, qui en ont massacré autant qu'ils ont pu en conduisant en prison et sont prétextés qu'ils tentaient de s'échapper, réclament à grands cris le jugement des coupables. Le général Dulce hésite et, pour tenter de les sauver, en fait embarquer plusieurs centaines pour Fernand-Po, sur la côte d'Afrique.

Cet acte irrita les volontaires, au point que le général est obligé de se réfugier à bord d'un navire pour sauver sa vie ; finalement il abandonne son poste. Au même instant, une autre bande de volontaires se révolta contre son général et tenta de le tuer ; il échappa heureusement. L'anarchie est complète, et La Havane est littéralement livrée au pillage.

Le général Caballero de Rodas, qui succéda comme capitaine général de l'île au général Dulce, veut rétablir l'ordre ; mais il échoue complètement dans cette tâche et ses ordres du jour sont absolument méprisés. Les volontaires continuent à fusiller qui bon leur semble, sans qu'un exemple sévère vienne mettre fin à ces scènes sanglantes. Au mois d'août, 150 chefs de famille, arlés comme suspects à Santiago et dirigés sur La Havane avec les amis et domestiques qui les accompagnent, sont fusillés en route, malgré les ordres formels du capitaine général, qui avait interdit toute exécution sommaire.

Toutes ces infamies grossissaient les rangs de l'insurrection. Des hommes qui étaient devenus les amis des indépendants, se virent jamais abandonnés leurs travaux ou leurs plantations, les désertaient dans la crainte d'être fusillés comme suspects et préféraient tenter l'aventure des armes à la main. Ils étaient d'ailleurs relativement en sûreté dans le camp des révoltés ; en effet, le gouvernement central, tirillé en tous sens et toujours à court d'argent, sans influence sur une partie de ses soldats et contraint de protéger contre les bandes de pillards organisées sous le nom de volontaires, ne faisait rien ou presque rien contre les patriotes insurgés.

Ceux-ci, nombreux et assez bien équipés, mais dépourvus de canons, tenaient tout le district des Cinco-Villas complètement bloqué. Ils occupaient la campagne, et le gouvernement espagnol ne tenait plus que dans les villes. Encore plusieurs avaient-elles été attaquées non sans succès. La ville de Holguin, entre autres, avait été presque rasée par une bande qui commandait le général Thomas Jordan. Puerto-Principe, capitale du département du Centre, avait été plusieurs fois assaillie et serait tombée aux mains des Cubains s'ils avaient eu des canons pour leurs ordres, sûre qu'elle était de l'impunité. Elle joua, vers la fin de janvier 1869, un rôle hideux à La Havane. Voici les faits : le 22 janvier, pendant que le général Guzmán, né au théâtre de Villa-Nueva, des dames parurent dans les loges portant des rubans aux couleurs de l'indépendance, bleu, rouge et blanc. Une partie de la salle applaudissait, lorsque, tout à coup, 300 volontaires armés de fusils se précipitèrent dans la salle et font feu de tous côtés en criant : « Vive l'Espagne ! » Ils se précipitent ensuite dans les loges et tuent les dames cubaines, et alors commencent une scène indescriptible.

de telle sorte qu'ils furent de neuf heures. Les Cubains s'emparèrent des deux tiers de la place, mais ne purent se maintenir sur les points occupés faute de canons. La garnison avait fait des pertes terribles, et plus de 300 hommes sur 400 furent tués. Le 17 février, au commencement de l'année 1870, l'insurrection comptait au moins 10,000 hommes plus ou moins bien armés. Elle possédait quelques canons distingués. Ses soldats étaient d'un bravoure à toute épreuve, et plusieurs faits d'armes prouvèrent que les Espagnols n'étaient point de taille à lutter contre ces soldats improvisés, armés pour la conquête de leur liberté. Un exemple donnera la mesure de l'exactitude de ce que nous avançons. Le 17 janvier 1870, un combat fut livré près d'une plantation nommée Las Minas et située entre Guimaraes et Puerto-Quevedo. Là, 550 Cubains firent tête à 2,400 soldats espagnols, commandés par le général Puello. Les Espagnols avaient 4 canons et les Cubains n'en possédaient qu'un ; cependant, malgré l'obligé de reculer de plusieurs lieues et d'aller prendre position sur un monticule, où il se perdifia. La lutte avait été terrible et les Espagnols avaient perdu de 400 hommes, tandis que les indépendants, disséminés en tirailleurs, n'avaient eu que 12 hommes hors de combat. Quelques jours plus tard, le général espagnol Goyeneche, s'étant porté à l'avant de cette troupe cubaine, avait été obligé de se retirer en laissant 150 morts sur le terrain.

Les indépendants avaient, d'ailleurs, un puissant auxiliaire dans le climat. La fièvre, qui sévit à Cuba pendant six mois de l'année, faisait de terribles ravages parmi les soldats espagnols, qui, récemment débarqués et lancés dans l'intérieur, où se trouvaient les Espagnols avaient perdu de 400 hommes, tandis que les indépendants, disséminés en tirailleurs, n'avaient eu que 12 hommes hors de combat. Quelques jours plus tard, le général espagnol Goyeneche, s'étant porté à l'avant de cette troupe cubaine, avait été obligé de se retirer en laissant 150 morts sur le terrain.

Les indépendants avaient, d'ailleurs, un puissant auxiliaire dans le climat. La fièvre, qui sévit à Cuba pendant six mois de l'année, faisait de terribles ravages parmi les soldats espagnols, qui, récemment débarqués et lancés dans l'intérieur, où se trouvaient les Espagnols avaient perdu de 400 hommes, tandis que les indépendants, disséminés en tirailleurs, n'avaient eu que 12 hommes hors de combat. Quelques jours plus tard, le général espagnol Goyeneche, s'étant porté à l'avant de cette troupe cubaine, avait été obligé de se retirer en laissant 150 morts sur le terrain.

Le journaliste américain eut avec Céspedes un entretien qu'il résume en ces mots : « Je n'exagère rien, dit le président, quand j'affirme que nous disposons de 12,000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Si nous avions des armes en quantité suffisante, nous pourrions armer 50,000 hommes. Depuis quatre ans, nous combattons pour conquérir notre indépendance. C'est qui ont servi pendant cette période restèrent toujours sous les drapeaux. Quant à ceux qui ont fait leur soumission, ils ne sont pas en mesure de faire partie de nos rangs si nous pouvions les armer. Le climat permet à nos soldats de se contenter de vêtements très légers. Le département du Centre abonde en bétail sauvage. Les ignames ne manquent pas. Je n'ai jamais entendu un soldat se plaindre de l'insuffisance de la nourriture. Il y a à un an, nous manquions de canons ; aujourd'hui nous fabriquons notre poudre, et les Espagnols eux-mêmes nous en vendent.

« Notre manière d'opérer contre l'ennemi est pas brillante, mais elle remplit notre but. C'est la guerre d'embuscades. Vous avez pu remarquer combien les bois sont épais ; nous en connaissons tous les sentiers, ce qui nous permet de harceler sans cesse l'ennemi.

« D'ailleurs, les troupes espagnoles ont le climat contre elles. Il meurt plus de soldats dans les hôpitaux que sur les champs de bataille. Dans ces conditions, nous pouvons continuer cette guerre indéfiniment jusqu'au jour où l'Espagne épuisée, manquant d'hommes et d'argent, voudra consentir à reconnaître notre indépendance.

« On va que, dans ce récit, le correspondant du journal américain affirme que les patriotes cubains ne font point de prisonniers, mais que le cabinet américain, composé sous la présidence de Grant, a refusé d'accepter, sous la présidence de Grant, une solution aux difficultés pendantes, la proclamation de l'indépendance de l'île convenue en république. Enfin, cette note se terminait en promettant que les États-Unis n'interviendraient point jusqu'au moment où cela paraîtrait nécessaire.

« L'échoua, comme on sait, dans la seconde partie de cette tâche, mais put se procurer des armes et des munitions. Le général Jordan, qui succéda à Céspedes dans le commandement en chef, était à la tête de près de 20,000 hommes à la fin de 1870 et menait rondement la lutte. Les Espagnols étaient contraints de se réfugier dans les villes, où souvent il leur arriva d'être poursuivis avec avantage par des détachements de volontaires ; elle disait en substance que l'insurrection était aux trois quarts vaincue, qu'elle ne possédait plus comme soldats que des aventuriers, etc. On connaît cette ritournelle si fréquemment chantée par le gouvernement espagnol, qui ne faisait que s'appliquer à ce qu'il avait fait, à la face sus-palmair ou au dos de la main.

« CUBILOSE s. f. (ku-bi-lô-se — du lat. cubile, lit, nid). Chim. Substance albuminoïde constituant les nids d'oiseaux comestibles des Indes.

« CUBITO-CUTANÉ. EE adj. Anat. Qui appartient ou se rapporte à la peau du coude. Il se dit du nerf cutané interne.

« CUBITO-SUS-PALMAIRE adj. Anat. Qui appartient au cubitus et à la face sus-palmair ou au dos de la main.

« CUBILARIE s. f. (ku-llar-ri ; Il ml.). Bot. Genre de plantes du Pérou.

« CUBILLE-FRUITES s. m. Instrument de jardinage qui sert à cueillir les fruits sans les endommager. Pl. des CUBILLIS-FRUITES.

« CUENÇA, ville d'Espagne (Nouvelle-Castille) ; 9,000 hab.

« Le 19 juillet 1874, au matin, 8,000 carlistes conduits par don Alphonse assaillirent le faubourg de Carreteria. Les trois premiers assauts furent repoussés. Le commandant des républicains, Iglesias, se voyant entouré, abandonna le faubourg et se retira sur la grande place de Cuenco, en renforçant la porte de Valence. Sur l'initiative qui lui fut faite de se rendre, Iglesias répondit qu'il ne se rendrait jamais. Le feu redoubla et dura toute la nuit. Quatre nouveaux assauts furent repoussés dans la matinée du 14 par les républicains.

« Quoique les assésés fussent privés d'eau et de nourriture, ce ne fut qu'après un feu de cinquante-six heures que les carlistes s'emparèrent de la place. Iglesias ordonna la retraite dans la forteresse, où il espérait lutter jusqu'à la mort. Arrivé rue San-Pedro, il vit un nouveau corps de 4,000 carlistes s'incendant de la forteresse, où ils avaient péroré sur ignora comment. Iglesias et tous ses officiers et soldats furent faits prisonniers. Les carlistes donnèrent alors le signal du pillage et du carnage. Divers édifices furent brûlés et beaucoup de maisons furent saccagées.

« Nous citerons de lui : *Cérès renant la vie à 150 morts* (700 blessés).

« CUENÇA (SANTA-ANNA-DE-), ville de la république de l'Equateur ; 40,000 hab.

« CUERS, ville de France (Var), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. N.-E. de Toulon, au pied d'une colline ; pop. aggl., 3,455 hab. — pop. tot., 4,004 hab. Grand commerce d'huile. Ruines d'anciennes murailles et d'un château féodal.

« CUGNOT (Louis-Léon), sculpteur français, né à Paris en 1835. Eleve de Diebolt et de Duret, il suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts, et il obtint le grand prix de sculpture en 1855. M. Cugnot fut chargé de l'enseignement de la sculpture pendant cinq ans, il compta une instruction artistique. Son premier envoi au Salon fut un *Corymbant étouffant les cris de Jupiter enfant* (1863), statue en plâtre qui lui valut une troisième médaille. M. Cugnot a exposé depuis lors un assez grand nombre d'œuvres qui se recommandent par de bonnes qualités d'exécution et par un style élevé. Nous citerons de lui : *Cérès renant la vie à 150 morts* (1863), statue en bronze ; *Triptolème*, groupe en marbre ; le buste de *M. Paul Cottin* (1865) ; un buste en marbre de *Jeune fille* (1866) ; *Filleuse de Procidia*, statue en bronze (1867) ; *Monument de Crespel-Dezès* à Arras (1873) ; *Victoire*, modèle de statue pour le monument de Caliao (1874) ; *Corymbant*, groupe en marbre (1875) ; buste du *D. Maurice Duval* (1876), etc. Parmi les statues de bronze, nous citerons *Le Génie de nos expositions*, nous citerons *Saint-Louis* pour l'église de la Trinité ; *Apollon*, terme pour le palais de Saint-Cloud ; des frontons pour la cour de cassation au Palais de Justice ; le *Genie de la Science*, frontons pour le nouvel Opéra ; la *Science*, statue pour la Sorbonne, etc. M. Cugnot a obtenu des médailles à l'Exposition universelle de 1867, et il a été décoré de la Légion d'honneur en 1874.

« CUIDEREAU s. m. (ku-i-de-ro). Frelaquet, présumptueux. # Vieux mot.

« CUIGNE s. m. (ku-i-gne ; gn ml.). Sorte de gâteau breton.

« CUILLER s. f. — *Cuiller liturgique*, Petite cuiller d'or ou d'argent dont on se sert chez les Grecs pour donner la communion.

« CUIRASSE s. f. — Modes. Espèce de corsette collant qui descend sur les hanches.

« CUIRASSE, EE. Encycl. *Navires cuirassés*. V. NAVIRES, au tome XI du *Grand Dictionnaire*, p. 382, et dans ce *Supplément*.

« CUIRASSEMENT s. m. (ku-i-ra-se-man — rad. cuirasse). Action de revêtir d'une cuirasse certains navires de guerre.

« CUIRASSINE s. f. (ku-i-ra-si-ne — dimin. de cuirasse). Petite cuirasse qu'on portait sous les vêtements.

« CUISEAUX, bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Louhans, au pied des monts Jura ; pop. aggl., 963 hab. — pop. tot., 1,454 hab. C'est-à-dire, dit M. d. Joaze, qui fit toujours partie de la Bourgogne, fut réduite en cendres par le sire de Craon, lorsque Louis XI envahit cette province, après la mort de Charles le Téméraire. Pendant les guerres du xvii^e siècle, les royalistes et les huguenots s'en disputèrent la possession. Le partisan Laouenan s'en empara au xvii^e siècle et y commit toutes sortes de cruautés. Il ne

de Santa-Lucia tint tête, auprès de Naranjo (février 1874), au général Vacaqui et des soldats blancs avaient tous un air de mort. Fidèle à la ligne de conduite tracée par le congrès à la fois une veste et une chemise. « Je dois ajouter que, par suite de la grande chaleur, l'insuffisance de vêtements et l'absence de la pluie avaient porté à l'extrême les chapeaux de paille. Les cavaliers portaient d'entre eux n'eussent pas de pantalon. Au premier abord, ce spectacle ne laissait pas que de surprendre ; mais, en y réfléchissant un peu, on arrivait à convenir que l'habillement des insurgés laissait moins à désirer qu'il ne paraissait. Cavaliers et fantassins étaient armés de bonnes carabines ; ils portaient tous un *machete* ou couteau à lame droite et courte.

« Le président de la république cubaine, dit le même correspondant, est un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, fortement constitué. Ses cheveux commencent à grisonner, mais le feu de la jeunesse brille encore dans ses yeux et il porte gaillardement son âge. Comme tous ses officiers, Céspedes était vêtu de toile brune. Des bottes à épaves dans de guêtres variant de 10 à 20 centimètres, et un pantalon en toile de coton ; il était armé d'un sabre et d'un revolver.

« Le journaliste américain eut avec Céspedes un entretien qu'il résume en ces mots : « Je n'exagère rien, dit le président, quand j'affirme que nous disposons de 12,000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Si nous avions des armes en quantité suffisante, nous pourrions armer 50,000 hommes. Depuis quatre ans, nous combattons pour conquérir notre indépendance. C'est qui ont servi pendant cette période restèrent toujours sous les drapeaux. Quant à ceux qui ont fait leur soumission, ils ne sont pas en mesure de faire partie de nos rangs si nous pouvions les armer. Le climat permet à nos soldats de se contenter de vêtements très légers. Le département du Centre abonde en bétail sauvage. Les ignames ne manquent pas. Je n'ai jamais entendu un soldat se plaindre de l'insuffisance de la nourriture. Il y a à un an, nous manquions de canons ; aujourd'hui nous fabriquons notre poudre, et les Espagnols eux-mêmes nous en vendent.

« Notre manière d'opérer contre l'ennemi est pas brillante, mais elle remplit notre but. C'est la guerre d'embuscades. Vous avez pu remarquer combien les bois sont épais ; nous en connaissons tous les sentiers, ce qui nous permet de harceler sans cesse l'ennemi.

« D'ailleurs, les troupes espagnoles ont le climat contre elles. Il meurt plus de soldats dans les hôpitaux que sur les champs de bataille. Dans ces conditions, nous pouvons continuer cette guerre indéfiniment jusqu'au jour où l'Espagne épuisée, manquant d'hommes et d'argent, voudra consentir à reconnaître notre indépendance.

« On va que, dans ce récit, le correspondant du journal américain affirme que les patriotes cubains ne font point de prisonniers, mais que le cabinet américain, composé sous la présidence de Grant, a refusé d'accepter, sous la présidence de Grant, une solution aux difficultés pendantes, la proclamation de l'indépendance de l'île convenue en république. Enfin, cette note se terminait en promettant que les États-Unis n'interviendraient point jusqu'au moment où cela paraîtrait nécessaire.

« L'échoua, comme on sait, dans la seconde partie de cette tâche, mais put se procurer des armes et des munitions. Le général Jordan, qui succéda à Céspedes dans le commandement en chef, était à la tête de près de 20,000 hommes à la fin de 1870 et menait rondement la lutte. Les Espagnols étaient contraints de se réfugier dans les villes, où souvent il leur arriva d'être poursuivis avec avantage par des détachements de volontaires ; elle disait en substance que l'insurrection était aux trois quarts vaincue, qu'elle ne possédait plus comme soldats que des aventuriers, etc. On connaît cette ritournelle si fréquemment chantée par le gouvernement espagnol, qui ne faisait que s'appliquer à ce qu'il avait fait, à la face sus-palmair ou au dos de la main.

« CUBILOSE s. f. (ku-bi-lô-se — du lat. cubile, lit, nid). Chim. Substance albuminoïde constituant les nids d'oiseaux comestibles des Indes.

« CUBITO-CUTANÉ. EE adj. Anat. Qui appartient ou se rapporte à la peau du coude. Il se dit du nerf cutané interne.

« CUBITO-SUS-PALMAIRE adj. Anat. Qui appartient au cubitus et à la face sus-palmair ou au dos de la main.

« CUBILZE, bourg de France (Rhône), cant. de Thizy, arrond. et à 31 kilom. O. de Villefranche, dans la vallée du Rhône ; il a fait mouvoir plusieurs usines ; pop. aggl., 497 hab. — pop. tot., 2,125 hab.

« CUCIARI (Dominique), général italien, né à Carrare en 1806. Il se destina d'abord à la jurisprudence, fit ses études à l'université de Pise et obtint, en 1836, le grade de docteur. La révolution qu'il prit à Modène, au mouvement républicain de 1831 le tourna vers les idées militaires ; il s'engagea dans l'armée mobile, sous les ordres du général Zucchi, et il le suivit jusqu'à Ancône. Il passa alors en France, puis entra au service du Portugal, dans le 2^e régiment d'infanterie de la reine. Nommé sous-lieutenant au siège d'Alentejo, il passa peu de temps après en Espagne, où il obtint successivement les grades de capitaine, de chef de bataillon et de lieutenant-colonel (1840). Lors du licenciement

Jovellar, ministre de la guerre, accepta de remplacer, mais il fut refusé. Il enverrait 10,000 hommes de renfort. Il parut au moment où les rapports étaient très-tendus avec les États-Unis. Arrivé à La Havane dans les premiers jours de mars 1876, il fut nommé colonel du 4^e régiment d'infanterie et fut nommé général de brigade en le remplaçant, puis l'impôt supplémentaire de 100 pour 100 sur les capitaux engagés dans le commerce. Pour remplir ses caisses, il comptait sur les 26 millions de dollars que rendait l'impôt direct et sur les 46 millions que fournissaient les douanes. Il comptait opérer le remboursement de la dette flottante au moyen d'une émission d'obligations produisant 5 pour 100 et montant à 18 millions de dollars.

« Ces mesures financières ne devaient point sauver la situation, et les embarras d'argent, après comme avant la promulgation du décret de M. Jovellar, restaient toujours inextricables et paralysaient l'action militaire. Disons cependant que l'intendant Rubi, chargé de la gestion financière de l'île, eut à porter les dépenses les plus sévères contre les malversations dont se rendaient coupables les fonctionnaires espagnols et parvint à diminuer ainsi le déficit. Ces mesures étaient, d'ailleurs, prises beaucoup trop tard ; car, au moment où elles furent appliquées, la dette cubaine, à la suite d'opérations de trésorerie destinées à liquider le passé, s'élevait, pour une population de 1,500,000 habitants, à 800 millions de francs.

« Tandis que les divers généraux qui se succédaient à la capitainerie générale de Cuba s'évertuaient à faire rendre des sommes énormes à cette malheureuse île, les malheurs de la guerre civile, les troupes vers La Havane. De 1869 à 1875, plus de 120,000 hommes avaient été expédiés sur le théâtre de l'insurrection ; un tiers de cette armée était abandonné à la mer par M. Jovellar, et plus était tombé sous les balles ennemies.

« Au début de 1876, la lutte reprit avec un nouvel acharnement ; mais les chefs insurgés, dans le district des Cinco-Villas, Maximilien ; mais, quelques jours plus tard, ils reprirent l'offensive sur un autre point ; le chef cubain Gonzalez battait les Espagnols près de Manzanillo et les villageois à chercher un refuge dans les villages. Le général Concha dirigeait lui-même les opérations, ce qui n'empêchait pas ses lieutenants d'être obligés de reculer après chaque combat.

« Pendant que durait cette lutte, les États-Unis, en qui les Cubains avaient mis leur espoir, semblaient décidés à ne pas intervenir d'une façon sérieuse. Les instructions données au représentant des États-Unis à Madrid, étaient pleines de réserve et il était évident que, si les sympathies de l'Amérique et de son gouvernement étaient acquies à l'insurrection cubaine, on ne voulait point, à Washington, risquer un conflit avec l'Espagne pour une île qui comptait tant de propriétaires esclavagistes. Quant à l'annexion de Cuba aux États-Unis, on peut se faire une idée de l'opposition qui s'éleva, exclusivement, sous la présidence de Grant, d'antiesclavagistes, ne l'eût jamais acceptée.

« La grande République semblait donc, depuis plusieurs années, se désintéresser d'une lutte qui avait lieu à ses portes, dans le mois de novembre 1875, l'ambassadeur américain à Madrid reçut l'ordre de faire savoir au cabinet espagnol que la situation créée par l'insurrection cubaine et la puissance manifeste du gouvernement central ne pouvaient se prolonger. La note du président des États-Unis déclarait que la grande République ne songerait en aucune façon à l'annexion de l'île de Cuba, mais ne voyait plus qu'une solution aux difficultés pendantes, la proclamation de l'indépendance de l'île convenue en république. Enfin, cette note se terminait en promettant que les États-Unis n'interviendraient point jusqu'au moment où cela paraîtrait nécessaire.

« L'échoua, comme on sait, dans la seconde partie de cette tâche, mais put se procurer des armes et des munitions. Le général Jordan, qui succéda à Céspedes dans le commandement en chef, était à la tête de près de 20,000 hommes à la fin de 1870 et menait rondement la lutte. Les Espagnols étaient contraints de se réfugier dans les villes, où souvent il leur arriva d'être poursuivis avec avantage par des détachements de volontaires ; elle disait en substance que l'insurrection était aux trois quarts vaincue, qu'elle ne possédait plus comme soldats que des aventuriers, etc. On connaît cette ritournelle si fréquemment chantée par le gouvernement espagnol, qui ne faisait que s'appliquer à ce qu'il avait fait, à la face sus-palmair ou au dos de la main.

« CUBILOSE s. f. (ku-bi-lô-se — du lat. cubile, lit, nid). Chim. Substance albuminoïde constituant les nids d'oiseaux comestibles des Indes.

« CUBITO-CUTANÉ. EE adj. Anat. Qui appartient ou se rapporte à la peau du coude. Il se dit du nerf cutané interne.

« CUBITO-SUS-PALMAIRE adj. Anat. Qui appartient au cubitus et à la face sus-palmair ou au dos de la main.

« CUBILZE, bourg de France (Rhône), cant. de Thizy, arrond. et à 31 kilom. O. de Villefranche, dans la vallée du Rhône ; il a fait mouvoir plusieurs usines ; pop. aggl., 497 hab. — pop. tot., 2,125 hab.

« CUCIARI (Dominique), général italien, né à Carrare en 1806. Il se destina d'abord à la jurisprudence, fit ses études à l'université de Pise et obtint, en 1836, le grade de docteur. La révolution qu'il prit à Modène, au mouvement républicain de 1831 le tourna vers les idées militaires ; il s'engagea dans l'armée mobile, sous les ordres du général Zucchi, et il le suivit jusqu'à Ancône. Il passa alors en France, puis entra au service du Portugal, dans le 2^e régiment d'infanterie de la reine. Nommé sous-lieutenant au siège d'Alentejo, il passa peu de temps après en Espagne, où il obtint successivement les grades de capitaine, de chef de bataillon et de lieutenant-colonel (1840). Lors du licenciement

de Santa-Lucia tint tête, auprès de Naranjo (février 1874), au général Vacaqui et des soldats blancs avaient tous un air de mort. Fidèle à la ligne de conduite tracée par le congrès à la fois une veste et une chemise. « Je dois ajouter que, par suite de la grande chaleur, l'insuffisance de vêtements et l'absence de la pluie avaient porté à l'extrême les chapeaux de paille. Les cavaliers portaient d'entre eux n'eussent pas de pantalon. Au premier abord, ce spectacle ne laissait pas que de surprendre ; mais, en y réfléchissant un peu, on arrivait à convenir que l'habillement des insurgés laissait moins à désirer qu'il ne paraissait. Cavaliers et fantassins étaient armés de bonnes carabines ; ils portaient tous un *machete* ou couteau à lame droite et courte.

« Le président de la république cubaine, dit le même correspondant, est un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, fortement constitué. Ses cheveux commencent à grisonner, mais le feu de la jeunesse brille encore dans ses yeux et il porte gaillardement son âge. Comme tous ses officiers, Céspedes était vêtu de toile brune. Des bottes à épaves dans de guêtres variant de 10 à 20 centimètres, et un pantalon en toile de coton ; il était armé d'un sabre et d'un revolver.

« Le journaliste américain eut avec Céspedes un entretien qu'il résume en ces mots : « Je n'exagère rien, dit le président, quand j'affirme que nous disposons de 12,000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Si nous avions des armes en quantité suffisante, nous pourrions armer 50,000 hommes. Depuis quatre ans, nous combattons pour conquérir notre indépendance. C'est qui ont servi pendant cette période restèrent toujours sous les drapeaux. Quant à ceux qui ont fait leur soumission, ils ne sont pas en mesure de faire partie de nos rangs si nous pouvions les armer. Le climat permet à nos soldats de se contenter de vêtements très légers. Le département du Centre abonde en bétail sauvage. Les ignames ne manquent pas. Je n'ai jamais entendu un soldat se plaindre de l'insuffisance de la nourriture. Il y a à un an, nous manquions de canons ; aujourd'hui nous fabriquons notre poudre, et les Espagnols eux-mêmes nous en vendent.

« Notre manière d'opérer contre l'ennemi est pas brillante, mais elle remplit notre but. C'est la guerre d'embuscades. Vous avez pu remarquer combien les bois sont épais ; nous en connaissons tous les sentiers, ce qui nous permet de harceler sans cesse l'ennemi.

« D'ailleurs, les troupes espagnoles ont le climat contre elles. Il meurt plus de soldats dans les hôpitaux que sur les champs de bataille. Dans ces conditions, nous pouvons continuer cette guerre indéfiniment jusqu'au jour où l'Espagne épuisée, manquant d'hommes et d'argent, voudra consentir à reconnaître notre indépendance.

« On va que, dans ce récit, le correspondant du journal américain affirme que les patriotes cubains ne font point de prisonniers, mais que le cabinet américain, composé sous la présidence de Grant, a refusé d'accepter, sous la présidence de Grant, une solution aux difficultés pendantes, la proclamation de l'indépendance de l'île convenue en république. Enfin, cette note se terminait en promettant que les États-Unis n'interviendraient point jusqu'au moment où cela paraîtrait nécessaire.

« L'échoua, comme on sait, dans la seconde partie de cette tâche, mais put se procurer des armes et des munitions. Le général Jordan, qui succéda à Céspedes dans le commandement en chef, était à la tête de près de 20,000 hommes à la fin de 1870 et menait rondement la lutte. Les Espagnols étaient contraints de se réfugier dans les villes, où souvent il leur arriva d'être poursuivis avec avantage par des détachements de volontaires ; elle disait en substance que l'insurrection était aux trois quarts vaincue, qu'elle ne possédait plus comme soldats que des aventuriers, etc. On connaît cette ritournelle si fréquemment chantée par le gouvernement espagnol, qui ne faisait que s'appliquer à ce qu'il avait fait, à la face sus-palmair ou au dos de la main.

« CUBILOSE s. f. (ku-bi-lô-se — du lat. cubile, lit, nid). Chim. Substance albuminoïde constituant les nids d'oiseaux comestibles des Indes.

« CUBITO-CUTANÉ. EE adj. Anat. Qui appartient ou se rapporte à la peau du coude

